

Gaston CALMETTE

Directeur-Gérant

RÉDACTION DU SUPPLÉMENT  
Francis CHEVASSURÉDACTION ET ADMINISTRATION  
Paris, 26, rue Drouot (9<sup>e</sup>) Paris

## Sommaire

GABRIEL MONOD.....	Les correspondants de Michelet : les frères Goncourt
ALBERT GUINON.....	Remarques
ROBERT BRUSSEL.....	Borodine et le Prince Igor
PÉLADAN.....	Mistral
GILBERT AUGUSTIN-THIERRY.....	La prison du Temple
RAOUL VÉZÉ.....	L'affaire Lemoine au XVIII <sup>e</sup> siècle
GÉNÉRAL BARON DE MARBOT.....	La mort de Masséna
MYRTIL AIREL.....	Mai
ANDRÉ BEAUNIER.....	Poésie inédite
HENRY D. DAVRAY.....	A travers les Revues
G. LABADIE-LAGRAVE.....	George Meredith
CLAUDE SAINT-ANDRÉ.....	Une statistique des hôtels de la Suisse
	Lectures étrangères
	Mme du Barry
	à Louveciennes
	Le livre du jour

## Page Musicale

GEORGES ENESCO.....	« Languir me fais... »
	Chanson de Clément Marot

## Les Correspondants de Michelet

## Les frères Goncourt

J. Michelet et les Goncourt ne se contentent pas d'être frères. Le *Journal des Goncourt*, ce rapportage génial qui a suscité, lors de l'apparition des premiers volumes, de si violentes protestations et des jugements si durs, mais qui, par la sincérité photographique de portraits et de conversations « suant l'authenticité », fournit des documents d'une valeur inestimable pour l'histoire intellectuelle de la seconde moitié du dix-neuvième siècle, nous renseigne avec une vivante précision sur leurs brèves relations avec Michelet. L'occasion en fut une phrase aimable écrite par l'historien dans la préface de son volume sur la *Régence*, en pensant aux études des Goncourt sur la société du dix-huitième siècle : « D'éminents écrivains, savants, ingénieurs, je parle de MM. de Goncourt, ont souvent rapproché l'époque de la Régence de celle de Louis XVI. » Bien que Michelet critiquât ce rapprochement, les deux frères furent sensibles aux éphémères élogieuses et écrivirent dans leur *Journal*, le 6 octobre 1863 : « On a vu comme Michelet vient de nous traiter dans la préface de sa *Régence*. » Le 23 novembre, ils vont rendre visite à Michelet pour le remercier. Ceux qui ont connu le petit salon de la rue d'Assas, où tous les jours, de 4 à 7, Michelet, dans sa tenue d'une correction méticuleuse et un peu surannée, la redingote noire serrée à la taille et le pantalon à carreaux noirs et blancs bien tiré sur ses solitaires vernis, accueillait les visiteurs avec une urbanité d'ancien régime et enfantin, au hasard de la conversation, des aperçus historiques toujours nouveaux et inattendus, éblouissants de pittoresque, de poésie et d'esprit, et où Mme Michelet, par déférence pour le maître, inspirait une réserve silencieuse à sa pétulante nature, reviennent et intérieurement, évoqué avec une exactitude saisissante par la plume des Goncourt : « Le jour est tombé. Une lampe, à l'abat-jour baissé, laisse vaguement apercevoir un mobilier où l'acajou se mêle à des objets d'art, à des glaces sculptées et qui, enseveli dans la pénombre, a l'apparence du mobilier d'un bourgeois habitué des commissaires-priseurs. La femme de l'historien, une femme au visage à la fois sérieux et jeune, se tient sur une chaise, à côté du bureau où est placée la lampe, le dos à la fenêtre, dans la pose un peu rigide d'une teneuse de livres dans une librairie protestante. Michelet est assis au milieu d'un canapé de velours vert, calé par des coussins en tapisserie. »

Les Goncourt notent alors, avec une amitié singulière, quelques-uns des traits les plus saillants de la conversation de Michelet, ses souvenirs d'Angleterre, où il voyait des troupeaux de moutons paissant dans des prairies soignées comme des gazons de parc, bordées de trottoirs et éclairées au gaz, ses observations sur l'insignifiance des figures de nos contemporains, qui sont des types d'une collectivité plus que d'une individualité, sur la difficulté de saisir l'importance des grandes choses de notre temps, sur Louis XV, sur les transformations du mobilier du seizième siècle à nos jours, enfin sur le rôle de la femme de chambre au dix-huitième siècle, dont il les invite à écrire l'histoire.

\*\*\*

Michelet ne leur a pas dit que cette histoire, il avait tenté de l'écrire sous une forme romanesque. Pendant trois ans, il avait réuni les matériaux d'un roman intitulé *Sylvine*, où il essayait de décrire toute la vie privée du dix-huitième siècle : mobilier, costumes, œuvres d'art et mœurs domestiques. L'héroïne du roman était une femme de chambre, élevée depuis l'enfance par une grande dame, qui se laisse peu à peu entraîner à une intimité équivoque à la soumission, moitié filiale moitié amoureuse d'une fille d'été et tendre en même temps, lui fait

prendre sur sa maîtresse un dangereux ascendant. Michelet eut le bon sens d'écouter les conseils de sa femme et de renoncer à traiter un sujet où son imagination l'aurait fatalement entraîné dans des sentiers scabreux ; mais il n'y renonça pas sans regret, et on le voit tracer à grands traits aux Goncourt tout le plan d'une histoire des femmes de chambre.

« Michelet a remué comme cela de hautes idées pendant une demi-heure. » Nous nous sommes levés. Il nous a reconduits jusqu'à sa porte. Alors, dans la lumière de la lampe qu'il portait contre lui nous est apparu, une seconde, ce prodigieux historien de rêve, ce grand somnambule du passé, cet original caudé, et nous avons vu, croissant sa redingote sur son ventre dans un geste étroit et souriant avec de grandes dents de mort et deux yeux clairs, un vieillard criquet avec l'air d'un petit rentier rageur, la joue balayée de longs cheveux blancs. »

Vision d'une incroyable justesse que l'appareil cérébral des Goncourt, sincère et irrespectueux comme l'objectif d'un photographe, pouvait seul inscrire. Quelques mois après, le 12 mars 1864 (ou plutôt le 13, si l'on croit le *Journal* de Michelet), les Goncourt retournent rue d'Assas.

« On n'aurait des heures, disent-ils, à l'entendre battre et remuer des idées, souvent paradoxales, mais qui ne sont jamais des idées courantes et prosaïques. »

Michelet est alors tout absorbé par la composition de sa *Bible de l'Humanité*, et il parle avec attendrissement des livres de l'Inde, « dont il sort comme ébloui du soleil », de la douceur infinie du Râmanya envers les animaux et la nature entière.

\*\*\*

En novembre, Michelet envoyait aux Goncourt sa *Bible*, qui venait de paraître, et il recevait d'eux, le 13, la lettre suivante, restée inédite jusqu'à ce jour, et dont je dois la communication à l'obligeance de M. Noël Charavay et de M. Marc Mialaret, neveu de Mme Michelet :

Monsieur,

Nous voulons vous remercier, avant de vous voir, du livre que vous avez eu la bonté de nous envoyer, et du bonheur qu'il nous a donné ces jours-ci. Il ressemble à la Bible indienne dont vous parlez ; il a le dessin du caducée et les amplexes de la tente. Il est charmant et vaste. Vous aviez, nous le savons déjà, pour accomplir l'œuvre de votre vie, des mains de femme et des paroles de feu. Vous rendez une âme aux Hermès. Vous cueillez le sens des cultes dans le cœur des peuples et des races. Et puis, vous avez des phrases de lumière, des pages de soleil, des épithètes qu'on respire, des idées qui émissent sur la tige des mots. On ne dirait pas que vos livres sont imprimés, tant ils semblent vous parler tout près de vous et comme à l'oreille de la pensée.

Permettez-nous de vous féliciter et de vous serrer la main.

E. ET J. DE GONCOURT.

Le 23 novembre, Michelet allait remercier les Goncourt de leur lettre. Il ne les trouvait pas. Il note dans son *Journal* : « Chez les Goncourt : tout Louis XV, et la servante aussi est de l'autre siècle (grasse et gaie. Est-elle aux deux ?) »

Le génie d'écrivain de Michelet semble avoir à ce moment exercé sur les Goncourt une séduction dominatrice. Ils écrivirent le 11 avril 1866 :

Michelet ! Le génie qui, dans ce moment-ci, déteint sur tout et sur tous. Il y a de la *Mer* de Michelet dans les *Travaux* d'Hugo. Aujourd'hui, j'ouvre le livre de Renan. C'est du Michelet rénové. Michelet s'est emparé de la pensée contemporaine.

Madame,

Nous trouvons, en arrivant à Paris, votre charmant souvenir, votre livre, pareil à un nid, chaud et tendre, et plein de petits cris si doux. Une petite âme qui serait racontée par un cœur déjà grand, voilà pour nous ces pages. Elles ont le charme, la grâce, la souffrance d'une fleur qui commencerait à s'ouvrir. Comme vous avez rendu ces balancements vagues, ces malaises d'ange de la petite fille qui voudrait s'envoler : « Je veux m'en aller, Jean ! » La mort de la poupe rassée à la mort d'une personne. Quelle délicieuse délicatesse maladroite de sensation, dans ce berceement de vertige, à l'enlèvement de la chanvrière ! Quel culte de silence pieux et agenouillé, autour de cette figure de père ! Et quel doux murmure de sentiments sourds et souriants, quelle aimante confession à voix basse des premières années de la femme, que ces *Mémoires d'une enfant* jusqu'à cette fin : l'annonce du départ du haut de l'escalier et la mort ! Tout ce drame grave et vivant dans une mémoire enfantine.

Avant d'aller vous remercier de vive voix et de présenter nos affectueux hommages à M. Michelet, nous avons voulu vous envoyer notre première impression toute vive, pour vous dire avec quel plaisir nous avons lu et combien nous sommes, madame, Vos très reconnaissants,

E. ET J. DE GONCOURT.

Les relations durèrent, amicales sans être très étroites, jusqu'à la guerre. On échangeait des livres, des visites. Les Goncourt allaient aux soirées de Michelet qui, d'ailleurs, vivait de moins en moins à Paris, passant les hivers dans le Midi, les étés à la mer ou à la montagne. On trouvera dans le *Journal des Goncourt* des notes intéressantes sur Michelet en 1867, 1868, 1869. Michelet, lui, ne parle plus d'eux après 1864.

Quelques années plus tard, une note du 13 février 1876 semble indiquer que

le génie de Michelet a perdu une partie de son prestige pour les Goncourt.

En lisant cette *Nuit* de Michelet, j'ai l'impression d'une littérature opiacée, capiteuse et trouble, surexcitante et ébriante.

Après une période où ils ont subi son charme comme tant d'autres, ils reviennent aux sentiments de méfiance et d'inquiétude qu'ils exprimaient le 2 juillet 1850, après avoir lu *Richelieu et la Fronde*, où ils trouvaient « le scalpel et le spéculum du médecin » au lieu du « stylet de la Muse ». Ils se demandaient où irait le siècle quand il aurait détruit tous les dieux, toutes les religions.

Ce fugitif épisode de l'amitié littéraire des Goncourt et de Michelet mérite de n'être pas oublié par l'histoire littéraire du dix-neuvième siècle.

Gabriel Monod, de l'Institut.

## Quartiers divers... et d'été

## MONTMARTRE

Manèges de cochons, de vaches, de lapins : Dzim ! boum ! c'est la fête à Montmartre ! et la cohue !

Et les « Pi-houit ! » et les « Pop-Hop ! » les « Dia-hue ! »

Grelots, trompes, sifflets, tramways, autos, sapins. C'est la nuit ! mais trop claire ! ou le tohu-bohu. Tout un magma de gens : voyous, grands-ducs, rapins ;

Chapeaux empanachés sur des visages peints ; Un pompier qu'on acclame, et deux sergents qu'on hue !

Sur les tréteaux, Marseille et ses gros tas de chair. Dix centimes ! deux sous ! Entrez, ce n'est pas cher ! Les dompteurs de Pezon font siffler leurs cravaches,

Tandis que tourne éperdument, dans le ciel bis, Au-dessus des cochons, des lapins et des vaches, Le Moulin-Rouge avec ses ailes de rubis !

## MONTROUGE

Rien n'est plus printanier, en Mai, que l'avenue d'Orléans ! Le duvet de ses arbres est frais. Plus qu'ailleurs, d'un vert fin qu'on dirait fait Pour racheter tant de tristesse continue. L'express

Car voici le grand cimetière et ses cyprès, La Santé, sombre géolée à la muraille nue, Les Enfants-Assistés, — la misère ingénu ! — Et la porte des Catacombes, là, tout près.

L'hopital, la prison et les deux nécropoles, Quand la feuilleuse neuve arrondit ses couplets. Quitte leur aspect noir d'angoisse et de trépas.

Le lion de Belfort, comme un gros chat de bronze, Semblant prêt à bondir, — mais il ne bouge pas ! — Sans en parler, toujours pense à soixante-et-onze...

Louis Marsolleau.

## Remarques

Quand on passe par l'étranger, on évite ses compatriotes ; quand on y séjourne, on les recherche.

Quelques auteurs dramatiques disent du mal de Dumas fils comme on médit d'un créancier auquel on doit trop.

Les Italiens sont souvent féminins, et les Italiennes sont souvent viriles.

Venise vous saisit ; Florence vous conquiert ; Rome vous pénètre.

Quand on a tout le monde contre soi, c'est qu'on a tout à fait tort — ou tout à fait raison.

Un bon commerçant au détail est presque toujours un bon psychologue.

Les pièces de théâtre réussissent quelquefois par leurs scènes accessoires ; mais quand elles restent, c'est par leurs scènes principales.

En entendant certains auteurs dramatiques parler de leur art, on croirait entendre une femme galante.

France, c'est exquis — et unique — en France, c'est ce qu'on pourrait appeler la moyenne de charme des femmes.

Reposant exclusivement sur le choix, l'amitié est, de tous les sentiments, celui qui fait la plus grande part à l'égoïsme.

Il y a toute une catégorie de spectateurs auxquels le véritable auteur dramatique ne demande pas leur suffrage, mais seulement leur présence.

L'argent n'est jamais dépensé inutilement, puisqu'il va toujours entre les mains de quelqu'un.

Sur certaines questions essentielles, le plus grand cerveau doit tenir à honneur de sentir comme le petit épicier.

Au théâtre, lorsqu'il faut absolument choisir entre l'in vraisemblance matérielle et l'in vraisemblance morale, l'art supérieur choisit toujours la première.

Quand certaines femmes vous parlent de leur mari, on sent que ce n'est pas une façon de se mettre en garde, mais tout simplement une manière de vous encourager.

L'auteur dramatique a le droit — et même le beau devoir — d'exposer, tout palpitant, son cœur d'homme. Mais les personnages de son œuvre doivent être

suffisamment déguisés pour qu'aux malotrus tentés de cliquer de l'œil en lui posant des questions il puisse répondre de très haut : « Je ne vous comprends pas ! »

Pour éviter d'être méfiant, il faut savoir être secret.

Souvent une œuvre d'art ne heurte les gens ou les idées que pour mieux rebondir : ce qu'elle a heurté ne lui fait pas obstacle, mais tremplin.

Seule, l'intelligence doit être payée cher, parce qu'elle est seule du monde à ne pouvoir être remplacée par une machine.

N'être jamais content de soi est le comble de l'orgueil, puisqu'en somme c'est se mettre trop haut.

Quelquefois l'affection que nous avons pour un ami s'épuise à essayer d'aimer aussi ceux qu'il aime.

La supériorité de la religion catholique, c'est qu'elle est, à la fois, très rigoureuse sur le dogme et très flexible aux cas particuliers.

Le but du vrai artiste étant bien plus de plaire que de s'enrichir, les gens qui marchent l'éloge au talent sont les plus laids des avares.

Les Italiens ne donnent la nuance que dans les choses de pure finesse. Dans la passion, ils donnent toute l'intensité en une fois.

Le théâtre ne corrige pas les mœurs : il aime mieux les refléter.

Les promesses formelles sont celles auxquelles on manque le plus facilement. L'énergie avec laquelle on les formule vous semble déjà une façon de les tenir.

Le plus sûr moyen de ne pas se brôler avec les gens, c'est de les aimer sans excès.

Avec les femmes, dans la jeunesse, on est contrit de ses défaites, et, dans l'âge mûr, de ses victoires.

Quelle poignante expression que l'expression « gagner sa vie ! »

En art, la copie servile de la réalité est la plus pauvre des maladroites. Rien n'est plus scrupuleusement exact que la photographie instantanée d'un cheval lancé au galop ; or il semble, à la fois, immobile et estropié.

Il y a des gens qui rendent l'amitié aussi orageuse que l'amour, sans la beauté de la passion.

On trouve beaucoup de femmes qui sont franches ; on n'en trouve guère qui soient précises.

En art dramatique, les mots scène longue, scène courte, sont des mots vides de sens. Une scène décrit sa trajectoire ou ne la décrit pas, voilà tout.

Chez certains, le métier de critique n'est que la forme agrie du renoncement.

La classe populaire, quand elle cesse de lutter pour des idées et ne revendique plus que du bien-être, est incapable de faire une vraie révolution. La première forme du bien-être, c'est de ne pas risquer sa peau.

Au lieu d'en être sottement flatté, l'homme vraiment digne de ce nom est agacé qu'on lui prête une bonne fortune qu'il n'a pas eue. Il lui semble que cela fait tort à toutes celles qu'il a eues réellement.

Quand une femme dit d'un homme : « C'est lui le seul qui m'aime », on peut être à peu près sûr que c'est celui-là qu'elle n'aime pas.

Chez beaucoup, la fidélité en amitié n'est qu'une sorte de paresse du cœur.

En amour, l'avenir est toujours atroce.

La plus irréductible de toutes les haines est la haine par différence.

C'est surtout quand les gens nous sentent très indifférents à leur opinion qu'ils sont enclins à nous être favorables. C'est, pour eux, le seul moyen de s'assurer notre attention.

Une femme qui s'éprend de nous, quand nous avons passé un certain âge, aime surtout en nous notre passé d'amour.

L'habileté la plus redoutable est l'habileté austère.

Le véritable orgueil est tellement rare qu'il passe pour de la modestie.

Habituons les enfants à faire le bien sans réfléchir. C'est plus sûr.

Toute mise va bien aux Parisiennes. Quand la mode est gracieuse, elles sont charmantes par harmonie ; quand la mode

est sans grâce, elles sont charmantes par contraste.

Chaque amour nouveau, c'est comme un voyage à l'étranger.

Albert Guinon.

## BORODINE ET LE « PRINCE IGOR » (1834-1887)

Il n'est peut-être pas dans l'histoire de la musique russe contemporaine de physionomie plus attirante que celle d'Alexandre Borodine ; il n'en fut pas de plus brillante, de plus douce, de plus modeste. Deux quatuors, deux *Symphonies*, l'*Esquisse sur les Steppes de l'Asie Centrale*, un chef-d'œuvre, quelques mélodies adorables, un drame qui lui laissa inachevé, le *Prince Igor*, suffirent à établir sa juste gloire. Pour défendre sa mémoire, il n'eut ni l'autorité didactique d'un Balakirev, ni la production nombreuse d'un Rimsky-Korsakow, ni le génie flamboyant d'un Moussorgsky ; mais son souvenir reste attaché à une œuvre toujours empreinte de la plus rare poésie, et à une vie qui fut parfaitement harmonieuse.

Ce qui frappe dès l'abord en Borodine, c'est son dilettantisme ; comme tous ceux de la « Koutchka » (1) il se piquait de n'être point un professionnel : Rimsky est marin ; César Cui, officier du génie, Moussorgsky, lieutenant ; Borodine, lui, est chimiste. Mais, tandis que ses collègues abandonnent plus ou moins leur ancien métier, il demeure à la fois fidèle à la science et à l'art.

Chimiste et musicien, il risquait de passer pour un dilettante en l'une et l'autre matière.

Un jour, son maître Zinine l'apostropha en pleine séance de l'Académie de médecine :

— Monsieur Borodine, occupez-vous moins de musique ! Je fonde sur vous les plus grandes espérances ; vous êtes appelé à me remplacer et voilà que vous ne songez qu'à la composition !

Il n'est pas en meilleure posture devant ses confrères en musique ; et cela, il l'avoue ingénument. Il dit à Liszt, qui l'aimait beaucoup : « Je ne suis qu'un musicien du dimanche (2) ». A quoi le vieux maître répond aimablement : « Mais dimanche est toujours un jour de fête. »

« Était-ce coquetterie d'artiste très douce ? Jamais il ne sacrifia la science à la musique. Il disait : « Je compose quand je n'ai rien à faire en chimie » ; il en arrivait même à souhaiter la maladie, pour connaître ces courts et chers instants dérobés à son labeur quotidien. Il disait, par exemple, avec une vivacité d'expression, que la langue russe tolère : « J'aime le rhume ; quand mon papier devient humide, je suis heureux, car c'est alors du papier à musique » ; il écrivait aussi à Mme Karmaline, en avril 1876 : « Quand je suis malade au point de ne pouvoir sortir de chez moi, quand ma tête est en feu, quand mes yeux larmoient, quand je cherche toutes les deux minutes mon mouchoir, c'est alors que je compose. Ainsi, j'ai été malade deux fois dans le courant de l'année, et par deux fois cette maladie s'est traduite par l'apparition de deux nouvelles pierres qui serviront à la construction de mon nouvel opéra : c'est le *Prince Igor* (3) ».

Ces difficultés incessantes ne l'empêchèrent point de parvenir au but : il fut doublement célèbre ; il dota la science de quelques belles découvertes et la musique russe de quelques-uns de ses chefs-d'œuvre. Il devint musicien comme tous ceux de son groupe : par nature d'abord, par hasard ensuite. La nature l'avait doué, le hasard lui fit rencontrer Balakirev, le « père » de toute musique nouvelle en Russie. C'est en 1862, chez les Botkine, à la suite d'un voyage à l'étranger qu'il fut mis en présence de celui qui allait devenir son maître, comme il avait été celui de Moussorgsky et de Rimsky-Korsakow. Il raconta lui-même cette première entrevue :

— Balakirev voulut me faire connaître la *Symphonie de l'absent*, c'est-à-dire de Rimsky, qui, officier de marine, était alors dans l'Amérique du Nord. Chez Balakirev, je rencontrai pour la troisième fois Moussorgsky. Tous deux se mirent au piano et me jouèrent le final de la *Symphonie* ; je fus émerveillé de sa beauté et de la perfection de l'exécution ; et quand Moussorgsky me demanda ensuite de lui montrer quelques-unes de mes œuvres, je fus tout gêné et refusai catégoriquement.

Toute la délicatesse, toute la modestie de Borodine est incluse dans cette phrase. Mais le « maître » devait devenir l'ami :

« Notre amitié, écrivait Balakirev à Stassow, avait une influence considérable sur Borodine, car avant notre rencontre il se considérait comme un dilettante ; c'est moi qui l'ai persuadé de se consacrer à la composition d'une façon plus sérieuse. La *Symphonie* en *mi* bémol majeur fut son premier effort... »

Pour Borodine le travail ne consistait pas en leçons, mais plutôt en cause-

(1) Koutchka, le groupe des cinq rénovateurs de la musique russe de la seconde moitié du dix-neuvième siècle qui voulaient ramener la musique à des traditions plus nationales ; c'étaient Balakirev, Moussorgsky, Rimsky-Korsakow, Borodine et César Cui.

(2) « Sonntagsmusiker » : musicien du dimanche, comme on dit, en allemand : « Sonntagsschmittagsreiter » : cavalier du dimanche après-midi, pour désigner un cavalier d'occasion.

(3) Les détails de cet article sont empruntés soit à la correspondance de Borodine, recueillie et publiée par W. Stassow et inédite en français, soit aux souvenirs personnels que m'a communiqués à Moscou, le critique Krouglikow qui fut un ami du compositeur et de sa femme et a fourni à Stassow les éléments de l'étude parue en tête de la correspondance.

## ABONNEMENT SPÉCIAL

Le Supplément littéraire avec le numéro ordinaire du samedi

France..... 10 frs  
Union postale..... 12 frs

Ce Supplément ne doit pas être vendu à part, il est délivré, sans augmentation de prix, à tout acheteur du FIGARO du Samedi et envoyé gratuitement à tous nos abonnés.



c'est pe  
pour m  
mais ce  
ments  
envoyé  
mes po  
une an  
branca  
le bless  
gent ap  
portait  
courut  
lequel  
le mar  
son tra  
il recor  
celui d  
de son  
vir, fai  
pourre  
J'apre  
non lo  
Coulteu  
vinrent  
vert de  
le mar  
rurgier  
sema  
ble un  
furent  
faire.  
prélati  
bulé;  
voulait  
enfin, l  
ces dé  
aucune  
naissai  
assurai  
donnai  
tandis  
un tem  
liblème  
roy éta  
armées  
des jar  
Il su  
courage  
que l'h  
des plu  
noix t  
embra  
teignit  
Quel  
ont é  
sant d  
jura d  
moi, q  
du cor  
ce qu'  
inexac  
très se  
reçut d  
forcé d  
salut d  
« Vous  
le mar  
les ma  
core è  
Majes  
Les  
ne lui  
troupe  
lui don  
plaisir  
vre, el  
pour r  
l'itud  
frappé  
leur é  
avec c  
docteur  
J'aura  
chal à  
Danu  
oppos  
sur ur  
passer  
telax,  
teaux  
Nou  
même  
maré  
On lu  
crue d  
bourb  
avec  
ces n  
qu'en  
Le  
souffr  
d'un  
le ma  
lant a  
petit j  
J'y fis  
elle é  
la fice  
tion c  
d'out  
puis c  
desso  
pour  
la toi  
ties tr  
avait  
yeux  
son, s  
limpi  
inven  
crain  
sant l  
attaq  
je alo  
crus  
so ré  
établi  
plus  
pas le  
Le  
de l'E  
Loba  
deur  
Lann  
cer a  
puis,  
ces d  
lance  
sit a  
troux  
OMe  
rêchi  
meill  
fis or  
joine  
Me  
vaux  
cons  
du p  
visiti  
tion  
virei  
croup  
cer a  
nonc  
des p  
le ce  
avait  
com  
avec  
fait



c'est peu de chose... donnez-moi la main pour m'aider à me relever... » Il essaya, mais cela lui fut impossible. Les régiments d'infanterie placés devant nous envoyèrent promptement quelques hommes pour transporter le maréchal vers une ambulance, mais nous n'avions ni brancard ni manteau : nous primes donc le blessé dans nos bras. Alors, un sergent apercevant au loin les soldats qui portaient le cadavre du général Pouzet, courut leur demander le manteau dans lequel il était enveloppé. On allait poser le maréchal dessus, ce qui eût rendu son transport moins douloureux ; mais il reconnut le manteau et me dit : « C'est celui de mon pauvre ami ; il est couvert de son sang ; je ne veux pas m'en servir, faites-moi plutôt traîner comme vous pourrez ! »

J'aperçus alors un bouquet de bois non loin de nous ; j'y envoyai M. Le Coultoux et quelques grenadiers, qui revinrent bientôt avec un brancard couvert de branchages. Nous transportâmes le maréchal à la tête de pont, où les chirurgiens en chef procédèrent à son pansement. Ces messieurs firent au préalable un conciliabule secret dans lequel ils furent en dissidence sur ce qu'il fallait faire. Le docteur Larrey demandait l'amputation de la jambe dont la rotule était brisée ; un autre, dont j'ai oublié le nom, voulait qu'on les coupât toutes les deux ; enfin, le docteur Vyan, de qui je tiens ces détails, s'opposait à ce qu'il fût faite aucune amputation. Ce chirurgien, connaissant depuis longtemps le maréchal, assurait que la fermelle de son moral donnait quelques chances de guérison, tandis qu'une opération pratiquée par un temps aussi chaud conduirait infailliblement le blessé dans la tombe. Larrey était le chef du service de santé des armées ; son avis l'emporta donc ; une des jambes du maréchal fut amputée !...

Il supporta l'opération avec un grand courage. Elle était à peine terminée lorsque l'Empereur survint. L'entrevue fut des plus touchantes. L'Empereur, à genoux au pied du brancard, pleurait en embrassant le maréchal dont le sang teignait bientôt son gilet de casimir blanc.

Quelques personnes malintentionnées ont écrit que le maréchal Lannes, adressant des reproches à l'Empereur, le conjura de ne plus faire la guerre ; mais moi, qui soutenais en ce moment le haut du corps du maréchal et entendais tout ce qu'il disait, je déclare que le fait est inexact. Le maréchal fut, au contraire, très sensible aux marques d'intérêt qu'il reçut de l'Empereur, et lorsque celui-ci, forcé d'aller donner des ordres pour le salut de l'armée, s'éloigna en lui disant : « Vous vivez, mon ami, vous vivez !... » le maréchal lui répondit en lui pressant les mains : « Je le désire, si je puis encore être utile à la France et à Votre Majesté ! »

Les cruelles souffrances du maréchal ne lui firent point oublier la position des troupes dont il fallait à chaque instant lui donner des nouvelles. Il apprit avec plaisir que, l'ennemi n'osant les poursuivre, elles profitaient de la chute du jour pour rentrer dans l'île de Lobau. Sa sollicitude s'étendit sur ses aides de camp, trappés auprès de lui ; il s'informa de leur état, et sachant que j'avais été pansé avec de grossières éponges, il invita le docteur Larrey à visiter ma blessure. J'aurais voulu faire transporter le maréchal à Ebersdorf, sur la rive droite du Danube ; mais la rupture du pont s'y opposait et nous n'osions l'embarquer sur une frêle nacelle. Il fut donc forcé de passer la nuit dans l'île où, faute de matelas, j'empruntai une douzaine de manteaux de cavalerie pour lui faire un lit.

Nous manquions de tout et n'avions même pas de bonne eau à donner au maréchal, qu'une soif ardente dévorait. On lui offrit de celle du Danube ; mais la crue du fleuve l'avait rendue tellement bourbeuse qu'il ne put en boire et dit avec résignation : « Nous voilà comme ces marins qui meurent de soif bien qu'environnés par les flots ! »

Le vif désir que j'avais de calmer ses souffrances me fit employer un filtre d'un nouveau genre. Un des valets que le maréchal avait laissés dans l'île, en allant au combat, portait constamment un petit portemanteau contenant du linge. J'y fis prendre une chemise du maréchal ; elle était très fine ; on ferma avec de la ficelle toutes les ouvertures, à l'exception d'une, et, plongeant cette espèce d'outre dans le Danube, on la retira pleine puis on la suspendit sur des piquets au-dessous desquels on plaça un gros bidon pour recevoir l'eau qui, filtrant à travers la toile, se débarrassa de toutes les parties terreuses. Le pauvre maréchal, qui avait suivi toute mon opération avec des yeux avides, put enfin avoir une boisson, sinon parfaite, au moins fraîche et limpide : il me sut très bon gré de cette invention. Les soins que je donnai à mon illustre malade ne pouvaient éloigner les craintes que j'avais sur le sort qui lui serait réservé si les Autrichiens, traversant le petit bras du fleuve, nous eussent attaqués dans l'île de Lobau ; qu'aurais-je alors pu faire pour le maréchal ? Je crus un moment que ces craintes allaient se réaliser, car une batterie ennemie, établie près d'Ebersdorf, nous envoya plusieurs boulets ; mais le feu ne dura pas longtemps.

Le 23 au matin, l'un des premiers soins de l'Empereur fut d'envoyer vers l'île de Lobau une barque de moyenne grandeur afin de transporter le maréchal Lannes sur la rive droite. Je l'y fis placer ainsi que nos camarades blessés, puis, en arrivant à Ebersdorf, je dirigeai ces derniers sur Vienne sous la surveillance de M. Le Coultoux, qui les conduisit à l'hôtel du prince Albert, où se trouvaient les colonels Saint-Mars et O'Meara ; je restai donc seul avec le maréchal, qui fut conduit dans une des meilleures maisons d'Ebersdorf, où je fis ordonner à tous ses gens de venir le joindre.

Malgré les soins qu'il donnait aux travaux nécessaires pour ces importantes constructions, l'Empereur, accompagné du prince Berthier, vint soir et matin visiter le maréchal Lannes, dont la situation fut aussi bonne que possible pendant les quatre premiers jours qui suivirent sa blessure. Il conservait toute sa présence d'esprit et causait avec beaucoup de calme. Il était si loin de renoncer à servir son pays, ainsi que l'ont annoncé quelques écrivains, que, faisant des projets pour l'avenir, et sachant que le célèbre mécanicien viennois Mesler avait fait pour le général autrichien, comte de Palli, une jambe artificielle, avec laquelle celui-ci marchait et montait à cheval comme s'il n'eût éprouvé

aucun accident, le maréchal me chargea d'écrire à cet artiste pour l'inviter à venir lui prendre la mesure d'une jambe. Mais les fortes chaleurs qui nous accablèrent depuis quelque temps redoublèrent d'intensité, et leur effet produisit un bien fâcheux résultat sur le blessé. Une fièvre ardente s'empara de lui, et bientôt survint un délire affreux. Le maréchal, toujours préoccupé de la situation critique dans laquelle il avait laissé l'armée, se croyait encore sur le champ de bataille ; il appelait à haute voix ses aides de camp, ordonnant à l'un de faire charger ses cuirassiers, à l'autre de conduire l'artillerie sur tel point, etc., etc. En vain le docteur Vyan et moi cherchions-nous à le calmer, il ne nous comprenait plus ; sa surexcitation allait toujours croissant ; il ne reconnaissait même plus l'Empereur !... Cet état dura plusieurs jours sans que le maréchal dormît un seul instant, ou cessât de combattre imaginativement !... Enfin, dans la nuit du 29 au 30, il s'abstint de donner des ordres de combat ; un grand affaiblissement succéda au délire ; il reprit toutes ses facultés mentales, me reconnut, me serra la main, parla de sa femme et de ses cinq enfants, de son père... et, comme j'étais très près de son chevet, il appuya sa tête sur mon épaule, parut sommeiller, et rendit le dernier soupir !... C'était le 30 mai au point du jour.

Peu d'instants après ce fatal événement, l'Empereur arrivait pour sa visite du matin, je crus devoir aller au-devant de Sa Majesté, pour lui annoncer la malheureuse catastrophe, et l'engager à ne pas entrer dans l'appartement infecté de miasmes putrides ; mais Napoléon, m'écartant de la main, s'avança vers le corps du maréchal, qu'il embrassa en le baignant de larmes, disant à plusieurs reprises : « Quelle perte pour la France et pour moi !... »

En vain le prince Berthier voulait éloigner l'Empereur de ce triste spectacle ; il résista pendant plus d'une heure et ne céda que lorsque Berthier lui fit observer que le général Bertrand et les officiers du génie l'attendaient pour l'exécution d'un travail important, dont il avait lui-même fixé le moment. Napoléon, en s'éloignant, m'exprima sa satisfaction pour les soins que je n'avais cessé de donner à mon maréchal ; il me chargea de le faire embaumer et de tout préparer pour l'envoi du corps en France.

J'étais navré de douleur !... Ma désolation s'accrut encore par la nécessité où je me trouvais d'assister à l'embaumement fait par les docteurs Larrey et Vyan, afin d'en dresser procès-verbal. Puis il me fallut présider au départ du corps qui, placé dans une voiture, fut transporté à Strasbourg sous la conduite d'un officier et de deux sergents de la garde impériale. Cette journée fut bien pénible pour moi !... Que de tristes réflexions je fis sur la destinée de cet homme, qui, sorti des dernières classes de la société, mais doué d'une haute intelligence et d'un courage à toute épreuve, s'était élevé par son propre mérite au premier rang, et qui, au moment où il jouissait de tant d'honneurs et d'une fortune immense, venait de terminer sa carrière en pays étranger, loin de sa famille, entre les bras d'un simple aide de camp !

Général baron de Marbot.

MAI

POESIE INÉDITE

L'onde du moindre ruisseau  
Prend d'étonnantes transparences,  
L'air à la goût frais d'un sorbet  
Parfume de fines essences.

Le bleu matin mouille en riant  
Ses pieds légers dans les rosées  
Qui font du brin d'herbe un ruban  
Brodé de perles irisées.

De son nid, comme d'un boudoir,  
L'oiseau rêvant d'escapades  
Décroche de chaudes cillades  
Au merle en uniforme noir.

Et, sous les arceaux de feuillage,  
Se tiennent des meetings joyeux  
Ou les beaux parleurs du bocage  
S'égosillent à qui mieux mieux.

Tout est lumière, vie intense,  
Pimpants atours, espoirs dorés  
Sur les étangs tourne la danse  
Des éphémères enivrés.

Près du ballet des libellules,  
Les bourdons en frac de velours  
Ont l'air de Messieurs gras et lourds  
Qui frolent des robes de tulle.

Le lilas donne aux hametons  
Des messages pour l'arbérine ;  
Autour de la mauve glycine  
S'empresse une cour de frelons.

La rose à piquante frimousse  
D'un papillon serre de près  
Va, comme sans le faire exprès  
Entr'ouvrir son corset de mousses.

Et, sous les feuillures qui lui font  
Un vert cabinet de toilette,  
La petite fraise coquette  
Se cache et met du vermillon.

Plus d'un élégant scarabée  
Prend la pivoine pour divan  
Et, d'un bas à la dérobée,  
Avec des facons de don Juan,

Regarde l'abeille qui passe,  
Leste et blonde, presque en plein ciel,  
Pour aller occuper sa place  
D'ouvrière à l'usine à miel.

Le verger garni sa tunique  
De bouquets rosés ; les massifs  
Forment de tons brillants et vifs  
Leur éclatante mosaïque.

Et champs et jardins sont des bars  
Où mille gentils porteurs d'ailes  
Doivent de capiteux nectars  
Dans le verre des fleurs nouvelles.

Alors, sous les bras enlacés  
Des grands arbres en mante claire,  
Les adolescents oppressés  
Devinent le troublant mystère :

Alors, vers le limpide azur  
Qui palpite aussi d'allégresse  
Monte plus vibrant et plus sûr  
L'hymne éperdu de la jeunesse.

Mai, c'est l'éternel enchanter,  
C'est le magique évocateur ;  
Quand son souffle court dans les branches,  
L'alcule même aux boucles blanches

En d'inaccoutumés émois  
Se remuent des anciennes âmes  
Et sent remonter à ses lèvres  
Le goût des baisers d'autrefois !

Myrtil Arel.

## À Travers les Revues

### La dépêche d'Ems

M. Emile Ollivier publie, dans la *Revue des Deux Mondes*, la partie la plus pathétique peut-être du récit qu'il a commencé depuis longtemps et qu'il continue avec un noble zèle, avec une admirable bonne foi. Il raconte les événements des dernières journées qui ont précédé la déclaration de guerre. Il les raconte heure par heure... Et il n'est pas d'historio plus émouvante que celle-ci, avec sa simplicité de témoignage.

La responsabilité de Benedetti est grave, selon la déposition scrupuleuse de M. Emile Ollivier. A sept heures du soir, le 12, Gramont télégraphie à notre ambassadeur, qui reçoit la dépêche dans la nuit. Gramont demandait des « garanties », — et tout le mal venait de là. Certes, s'il n'était pas venu de là, il serait venu d'ailleurs, puisque Bismarck voulait la guerre et, pour l'amener, cherchait tous les stratagèmes. Mais enfin, il vint de là ; et le rôle de Benedetti ne devait pas être de refuser à Bismarck tous les prétextes, — celui-ci à ce moment-là !...

Est-ce que la dépêche de Gramont couvrait Benedetti ?... M. Emile Ollivier ne le pense pas. Plus tard, Benedetti raconta qu'il n'approuvait pas la demande des garanties : s'il ne l'approuvait pas, il ne devait pas, remarque M. Emile Ollivier, « faire sans observations une démarche dont il apercevait les conséquences fâcheuses ». Un ambassadeur n'est pas un simple et impersonnel téléphone ; — disons qu'il n'est pas ce qu'un téléphone devrait être !... Etant à Ems, voyant l'état des choses et l'état des esprits, il devait apprécier, en connaissance de cause, l'opportunité de la démarche qu'on lui indiquait, ou discuter avec son gouvernement et ne pas se contenter d'être l'intermédiaire indifférent d'un tel dialogue. D'ailleurs, en d'autres circonstances, que rappelle M. Emile Ollivier, Benedetti avait eu conscience de son véritable métier. Cette fois, non.

En outre : Non seulement il accomplit la mission sans envoyer à Paris aucune critique, mais il y mit autant d'insistance que s'il exprimait une conviction personnelle.

Le 13, dès le matin, Benedetti se rendit auprès de l'aide de camp de service, Radziwil ; et il le pria de solliciter une audience. Le roi était sorti. Benedetti alla se promener au parc, près des sources. A neuf heures dix, soudain et probablement sans l'avoir prévu, il se trouva en face du roi. Voici, de cette terrible rencontre, le récit de M. Emile Ollivier :

Guillaume marchait avec son frère, le prince Albrecht, suivi d'un adjutant, lorsque, sur le bord de la Sahr, près de la maison des bains, il aperçut Benedetti. L'ambassadeur avait tout de politesse pour aborder le roi ; ce fut le roi qui s'avança vers lui. Les promeneurs, arrivés à l'endroit où se trouvaient, regardèrent avec curiosité, comme pour essayer de pénétrer le sens de cette rencontre. Alors, le prince Albrecht et l'adjutant s'arrêtèrent à quelques pas en arrière, pour contenir la foule afin qu'elle n'entendît pas la conversation. Le visage du roi était éclairé par le contentement d'un homme qui va sortir d'une affaire pesante à son cœur.

Le courrier de Sigmaringen, dit-il, n'est pas encore arrivé, mais voyez ici une bonne nouvelle.

Et, en même temps, il lui tend une feuille supplémentaire de la *Gazette de Cologne*, contenant le télégramme de Sigmaringen.

Par là, ajouta-t-il gaiement, tous nos soucis et toutes nos peines ont pris fin. Il s'attendait à des communications oppressées et satisfaites. Au lieu de cela, Benedetti lui dit d'un ton sérieux :

« Un télégramme du duc de Gramont m'annonce la renonciation du prince à la couronne d'Espagne. L'Empereur Napoléon a reçu avec satisfaction cette nouvelle et il espère que ce fait mettra fin à l'incident ; mais il désire obtenir de Votre Majesté l'assurance, que la candidature, qui vient d'être retirée, ne sera pas reproduite à l'avenir. Et je demande à Votre Majesté de me permettre d'annoncer au duc de Gramont qu'elle interdirait au prince de poser de nouveau sa candidature. »

Voilà bien de l'exigence, et comminatoires dans les termes. Ces façons-là sont à merveille, si l'on désire la guerre ; si l'on ne la désire pas, il faut parler autrement.

Le roi montra, dit M. Ollivier, « une possession de lui-même vraiment royale ». Il repoussa très poliment la demande si brusque de Benedetti :

« Je ne connais pas encore la détermination du prince Léopold, j'attends à tout moment le message qui doit m'en instruire ; je ne puis donc vous donner aucun éclaircissement ni vous autoriser à transmettre à votre gouvernement la déclaration que vous me demandez. Benedetti, au lieu de se tenir pour dit, et, par exemple, de consulter là-dessus son gouvernement, s'adressa au roi pour le solliciter à la déclaration demandée, si non comme souverain, du moins comme chef de la famille des Hohenzollern. Cette distinction, il l'imaginait ; ce n'était pas son gouvernement qui l'avait chargé de le faire. Le roi refusa :

« Je ne veux ni ne puis prendre un pareil engagement ; je dois, pour cette éventualité comme pour tout autre, me réserver la faculté de consulter les circonstances. Qu'arriverait-il, en effet, si plus tard Napoléon lui-même admettait la candidature ? Je devrais donc alors m'y opposer ? Je n'ai aucun dessein caché et cette affaire m'a donné de trop grandes préoccupations pour ne pas désirer qu'elle soit définitivement écartée. Cependant, vous pouvez répéter à l'Empereur, votre souverain, ce que je vous affirme ici : Je connais mes cousins le prince Antoine de Hohenzollern et son fils ; ils sont d'honnêtes gens, et s'ils ont retiré la candidature qu'ils avaient acceptée, ils n'ont certes pas agi avec l'arrière-pensée de la reproduire plus tard. »

Le roi Guillaume maintenait avec énergie la résistance à laquelle l'appelait son indépendance de souverain. Mais, cela fait, il donnait des assurances qui auraient pu suffire, — qui auraient pu, qui auraient dû suffire, si l'on ne désirait pas la guerre. Cependant, pour la troisième fois, Benedetti insista. Il répéta qu'il s'adressait non pas au roi, mais au chef des Hohenzollern.

« En cette qualité, Votre Majesté peut assurément accueillir, sans préjudice d'aucune sorte, la demande que j'ai été chargé de lui présenter. Notre démarche est sans arrière-pensée ; nous avons uniquement en vue de conjurer tout nouveau dissentiment et de rendre une confiance entière aux intérêts allemands. »

Evidemment, si Benedetti, avec cette insistance, avait réussi dans son entre-

prise, c'était un avantage pour notre pays ; à vrai dire, c'était surtout un succès personnel que remportait Benedetti. Mais il n'a pas réussi, voilà le principal de sa faute, en pareille matière, il faut qu'on juge d'une initiative sur ses résultats. Et c'était à Benedetti de voir, pendant qu'il causait avec le roi, s'il avait quelque chance de réussir. Les paroles qu'il entendait et, plus encore, le ton sur lequel elles étaient dites, devaient l'engager à persévérer dans son attitude ou bien l'en détourner.

A sa troisième reprise des mêmes arguments, le roi s'impacienta. Il resta poli, mais il fut sévère et dit :

« Monsieur l'ambassadeur, je viens de vous donner une réponse ; et comme je n'ai rien à y ajouter, permettez que je me retire. »

Alors, le roi fit deux pas en arrière, salua, traversa la foule et rentra chez lui. Il dit à la reine que Benedetti avait été « presque insolent ».

Voilà ce qui se passait de l'autre côté du Rhin. Voyons en France cette journée du 13.

Il y avait conseil à Saint-Cloud. Les ministres ignoraient l'envoi de la demande de garanties, qui était l'œuvre particulière du duc de Gramont. Le Bœuf arriva. Dans l'antichambre de la salle du conseil, un aide de camp lui dit, « d'un air superbe » :

« Ce n'est pas fini ! Nous demandons des garanties. Il nous en faut !... »

Le Bœuf bondit :

« Des garanties ? Qu'est-ce que cela signifie ? Que s'est-il passé ? Il y a donc du nouveau ?... »

Voici le récit de M. Emile Ollivier :

Le Bœuf entra comme un furieux dans la salle du conseil, se dirigea vers Gramont et vers moi, qu'il aperçut en conversation debout devant une fenêtre et nous interpella d'un accent de colère :

« Qu'y a-t-il donc ? Qu'est-ce que ces garanties ? La querelle recommence et je l'ignore ? Mais j'ai arrêté mes préparatifs ! Vous ne savez pas quelle terrible responsabilité pèse sur moi. Cela ne peut pas durer ; il faut absolument que je sache, ce matin, si c'est la paix ou la guerre. »

Gramont fit connaître au conseil les dépêches les plus récentes. Le Bœuf, aussitôt, demanda le rappel immédiat des réserves, « après quoi il ne s'opposait plus à ce qu'on fit de la diplomatie autant qu'on voudrait... Il s'écria :

« Chaque jour que vous me faites perdre compromet les destinées du pays !... »

Le Bœuf avait raison. D'autre part, l'appel des réserves équivalait à une déclaration de guerre. Ils furent dans cette alternative redoutable !

Mège et Maurice Richard appuyèrent les conclusions de Le Bœuf. Et l'Empereur fut de leur avis. Il dit :

« Nous avons bien d'autres griefs contre la Prusse que cette affaire Hohenzollern !... »

Chacun des ministres donna son opinion. M. Emile Ollivier s'opposa au rappel des réserves ; quant à la question des garanties, il voulut qu'on y renoncât et que, même si le roi de Prusse persistait à les refuser, on tint l'affaire pour finie. Segrès et Chevandier, Louvet et Plichon se rangèrent à cette idée. L'Empereur y vint lui-même et y entraîna Gramont. On vota : pour la guerre ou, au moins, pour l'imprudence, il y eut quatre voix contre huit : Mège, Maurice Richard, l'amiral et le maréchal.

La-dessus, on rédigea, pour la lire à la tribune, la déclaration suivante :

L'ambassadeur d'Espagne nous a annoncé officiellement hier la renonciation du prince de Hohenzollern à sa candidature au trône d'Espagne. Les négociations que nous poursuivons avec la Prusse, et qui n'ont jamais eu d'autre objet, ne sont pas encore terminées. Il nous est donc impossible d'en parler et de soumettre aujourd'hui à la Chambre et au pays un exposé général de l'affaire.

M. Emile Ollivier commenta ainsi ce texte :

Le silence gardé sur la demande de garanties en préparait l'abandon. Admettez que, pendant cette délibération, nous eussions reçu de Benedetti un télégramme formulant les objections qui soulevaient la demande de garanties, et nous demandant de réfléchir avant de lui en réitérer l'ordre, le Conseil, au lieu d'atténuer les effets d'un fait accompli, l'eût empêché de s'accomplir. Et Benedetti aurait ainsi, sans autre effort que celui d'une franchise obligée, rendu un service capital à son gouvernement et à son pays.

Tel fut le premier grand conseil de ces journées décisives. L'Empereur se retira. Le Bœuf le suivit et puis revint. Alors, de retour, Le Bœuf, agité, souffrant, jeta son portefeuille sur un meuble et s'écria :

« Si ce n'était pas pour l'Empereur, je ne resterais pas cinq minutes membre d'un tel cabinet qui, par ses malices, compromet les destinées du pays !... »

Maurice Richard s'approcha et tâcha de calmer Le Bœuf :

« Voyons, mon cher collègue... »

Mais Le Bœuf l'écartait :

« Laissez-moi !... »

Il avait le visage rouge, les yeux enflammés. Il alla à Pietri et à Bachon et leur dit :

« Le rappel des réserves est repoussé par huit voix contre quatre. C'est une honte, il ne me reste plus à donner ma démission, je serai l'homme le plus populaire de France. On traitait l'Empereur ! »

M. Emile Ollivier raconte qu'alors Le Bœuf le désigna et ajouta :

« Voilà l'homme qui le trahit !... »

Bachon lui dit :

« Prenez garde, M. Ollivier va vous entendre... »

Et M. Ollivier commenta comme suit cette scène :

Mes collègues ont souvent reproché cette sortie du maréchal ; je ne me suis pas joint à eux. L'émotion de se sentir rejeté tout à coup sans avoir été prévenu, sous l'effroyable responsabilité dont il se croyait déchargé, explique ces mouvements désordonnés d'une âme militaire.

Cette noble sérénité de jugement suffit à indiquer un caractère.

Ces événements se précipitent, dans ces derniers jours qui ont précédé la guerre. Chaque minute est toute pleine de fatalités, ou bien, si nous voulons écarter ce mot peu intelligible, de hasards, mais qui tendent tous à la même conclusion.

Samedi prochain, je continuerai cette analyse du simple et terrible récit de M. Emile Ollivier.

André Beaumier.

## GEORGE MEREDITH

Depuis la mort toute récente de Swinburne, George Meredith restait le dernier survivant des grandes gloires de l'époque victorienne, il demeurait le dernier de ses pairs, — et ses pairs, ce furent Tennyson, Rossetti et Browning, Dickens, Thackeray et William Morris.

Son œuvre se répartit sur la seconde moitié du dix-neuvième siècle, depuis la publication de son premier poème, en juillet 1849, jusqu'en juillet 1907, où ses derniers vers, en commémoration du centenaire de Garibaldi, parurent dans la *Times*. Car, c'est en poésie que ce romancier de génie commença et termina sa glorieuse carrière.

D'ordinaire, quand meurt un homme illustre, les journaux abondent en anecdotes sur son compte ; ceux qui l'ont plus ou moins connu relatent des « souvenirs personnels » plus ou moins exacts et fidèles parfois, et chacun rivalise pour révéler au public le plus de détails intimes sur le disparu. On nous donne l'emploi de ses journées, on nous décrit sa maison, on nous énumère ses habitudes et rien de ce qui le concerne ne nous est épargné.

Pour George Meredith, ce genre d'information fait singulièrement défaut. Cet écrivain, dont on a dit que l'œuvre est shakespearienne, a jalousement gardé de toute indiscretion sa vie très simple et très noble. Mais quel que soit le son avec lequel George Meredith ait caché sa vie privée, il est certains faits qui, dans notre société ordonnée et policée, deviennent forcément de notoriété publique, et nous servent ici à éclairer quelque peu la vie de l'écrivain et son tempérament.

Bien que de sang irlandais et gallois, cette somme toute, il naquit dans le comté anglais du Hampshire, le 12 février 1828. Orphelin de bonne heure, il fut ce qu'on appelle en Angleterre *Warf* ou *Chancery* et fut *Warf of Court*, c'est-à-dire un pupille placé sous la protection de la chancellerie, cour spéciale de justice, qui désigna à l'enfant un tuteur soumis à la surveillance de la cour. Envoyé par son tuteur en Allemagne, Meredith y fit ses études et acquit pour la musique un goût très sûr qu'il conserva jusqu'à ce qu'il eût écrit l'impérial *Ward* à prendre plaisir. De retour en Angleterre, il se familiarisa, dans le zèle et l'ardeur de l'adolescence, avec la riche et pittoresque campagne anglaise. C'est alors, vraisemblablement, qu'il connut les personnages ruraux de ses futurs romans, les fermiers Fleming et Blaise, les Lucy et les Ridd, avec les bûches, les oiseaux, les arbres et les plantes dont il peupla, de si vivante façon, ses paysages.

Vers la vingtième année, il vint étudier le droit à Londres, et là, lui parvint, du continent les rumeurs de cette révolution de 1848 à laquelle Richard Wagner en Allemagne, Lamartine en France, et Mazzini, dans l'Italie autrichienne, prêtèrent la main. A Londres aussi, il contempla en observateur pénétrant, les turpitudes, les douleurs et les crimes de la vie citadine, d'où il donna ses regards vers un idéal de rébellion chevaleresque. Peu attiré par l'étude du droit, et contrainct, du reste, à y renoncer par des revers de fortune, il se fit journaliste et fréquenta bientôt les plus brillants milieux littéraires. Il s'attacha, en particulier, au romancier satiriste, Thomas Love Peacock, et fut alors d'une soixantaine d'années et qui avait été l'ami de Shelley. Il écoutait le vieillard évoquer les souvenirs tumultueux de la Révolution française et des guerres napoléoniennes, de la longue hostilité entre la France et l'Angleterre, ou rappeler les grandes figures de l'époque romantique, Colindage et Wordsworth, Keats et Shelley, Walter Scott et Byron. Le vieux romancier avait auprès de lui sa fille, une jeune veuve, radieuse de jeunesse et d'esprit, et, bien qu'elle fût de quelques années plus âgée que lui, Meredith s'en éprit et l'épousa. Leur communion d'esprit et de cœur fut de courte durée : la joie du jeune poète se changea en une cruelle souffrance qu'il exprima dans ce tragique poème *Love*, qu'on peut lire dans la collection d'émotion poignante et même sans larmes. Après la séparation, il alla habiter à Chelsea, avec Dante Gabriel Rossetti, William Rossetti et Swinburne, dans ce coin de Cheyne Walk, rendu fameux par Carlyle.

Mûri par ses souffrances morales, il assura son existence grâce à un labeur incessant ; il collabora régulièrement à divers journaux, et lut lecteur pour les éditeurs Chapman and Hall, il dirigea, par intervalles, le *Fortnightly Review* pendant l'absence de son directeur, John Morley, qui voyageait en Amérique, il traduisit même la *Vie de Caïus*, par M. Charles de Mazade. Bientôt, il put quitter Londres pour vivre à la campagne, et, sa première femme étant morte, il se maria. Installé à Box-Hill, le jeune compositeur de Thackeray, de Dickens et de George Eliot, se recréa un foyer et une vie de labor calme et assidue. Pendant de longues années, dans le chalet au flanc de la colline boisée, il écrivit des œuvres admirables que, longtemps, furent seuls à goûter de peu nombreux lecteurs — des poèmes qui l'égalent aux plus grands poètes de son pays, et des romans dont l'ensemble forme un des beaux monuments littéraires qui aient été édifiés non seulement au dix-neuvième siècle, mais dans tous les temps et dans tous les pays. Sa première œuvre en prose, *The Shaving of Shagpat*, date de 1855. Puis ce furent, séparés chacun par un intervalle de quelques années, *The Order of Richard Feversham*, *Evans*, *Hamlyn*, *Sandra Belloni*, *Rhoda Fleming*, *Modern Love*, *The Admirer of Harry Richmond*, *Beauchamp's Career*, *The Egoist*, *The Tragic-Comedians*, *Diana of the Crossways*, *Our conquerors*, *Lord Ormont and his Ancestors*, *The Amazing Marriage*. Il obtint son véritable premier succès en 1885 avec *Diana of the Crossways*, où l'on voit un roman à côté qui présentait, avec certaines transpositions chronologiques, l'affaire des documents confidentiels vendus au *Times*, par M. Norton. Trois éditions furent vendues dans le cours de l'année, et, profitant de cette vogue, MM. Chapman and Hall publièrent une collection complète des œuvres de l'auteur, qui a été suivie de plusieurs autres depuis lors. Dans *Vittoria*, on trouve un personnage modèle sur Mazzini, qui Méridith avait connu au cours de la guerre d'Italie, qu'il avait suivie comme correspondant d'un grand quotidien anglais. *The Tragic-Comedians* narrait l'histoire de Ferdinand Lassalle, que le vicomte E. Melchior de Vogüé, l'éminent académicien, résumait d'épouvante dans le *Figaro* du 23 mai 1887. Dans *The Egoist*, ce chef-d'œuvre, ce livre unique au monde, Meredith a exploré le plus terrible mystère du cœur humain. « Tout cela, a dit Marcel Schwob, était bien ardu pour des lecteurs accoutumés aux émotions plus simples et plus faciles que leur donnaient les romans de Charles Dickens et de George Eliot. » D'autant plus que la langue de Meredith est d'une difficulté extrême, par suite de la complexité des idées qui se pressent dans ses phrases. Meredith accumule avec une éblouissante prodigalité les métaphores pour exprimer toutes les nuances de sentiment, toutes les antinomies d'esprit, toutes les constructions d'imagination. Mais la force des conflits en jeu dans son œuvre, la puissance passionnelle de ses héros, le charme pénétrant de ses femmes, Rosa Leachy, Lucy Debarth, Clara Middleton, « douces créatures aux doux noms », écrit Stevenson, les filles de George Meredith », lui ont conquis l'admiration d'une élite sans cesse augmentée, car la poussée d'un génie qui n'a cessé de se développer pendant plus de quarante ans à travers

deux grands romans et quatre volumes de poèmes dont être finement résumable.

Depuis près de vingt ans, George Meredith n'avait quitté Box-Hill. Ses amis d'autrefois, de jour en jour diminués, venaient l'y voir, mais le nombre des visiteurs était accru sans cesse d'admirateurs plus jeunes. Et ceux qui furent conviés à l'honneur de rencontrer le glorieux écrivain et firent, ne fut-ce qu'une fois, le pieux pèlerin



## LE LIVRE DU JOUR

M<sup>me</sup> du Barry à Louveciennes

Un livre très neuf, curieux et sérieux à la fois, va remettre en discussion une des figures historiques les plus fameuses de l'ancien régime, Mme du Barry. Appuyé sur de nombreux inédits, l'auteur, M. Claude Saint-André, présente pour la première fois une image vraisemblable et vivante de la dernière maîtresse de Louis XV. Il fait justice des légendes absurdes et grossières du rôle de Mme du Barry après sa disgrâce et pendant la Révolution et donne des détails qui font voir « cette prétendue courtisane » sous un jour vraiment inattendu et, en somme, favorable. Les amitiés honorables qu'elle a inspirées, le courage qu'elle a montré pour les défendre, lui doivent au moins quelque indulgence. Nous détachons une page du chapitre intitulé *Mme du Barry et les Arts* : la thèse de l'auteur est d'ailleurs appuyée par les témoignages contemporains réunis dans la préface substantielle et brillante que M. de Nolhac a écrite pour le livre de M. Claude Saint-André et dont nous avons eu le plaisir d'offrir la première aux lecteurs du *Figaro*.

Il fallait à Mme du Barry une demeure née de son rêve, dont elle-même aurait tracé le plan, inspiré l'ordonnance, imaginé les détails, une « folie » où le besoin de créer aurait donné toute la mesure de sa fantaisie, tout l'original de son caprice ; et comme Sa Majesté lui accordait, à vie, le petit château de Louveciennes, tout de suite elle s'était édifiée le blanc pavillon des jardins.

Sur la terrasse à pic, dominant la Seine, on vit se dresser, comme d'un temple romain, l'harmonie de ses lignes antiques. C'est l'architecte Ledoux qui fut chargé de ce délicat ouvrage. Le pavillon carré, haut de vingt-cinq pieds, s'élevait de face par cinq fenêtres et par trois sur les côtés. Il se composait d'un rez-de-chaussée en pierre de Saint-Leu et d'une terrasse entourée d'une balustrade. Les huit marches du perron menaient sous un portique de quatre colonnes ioniques cannelées, dont deux encastrées dans le mur ; le péristyle était surmonté d'une coupole intérieure finement travaillée. Un admirable bas-relief, par Lecomte, ornait le fronton ; c'est une bacchante, d'une grâce vraiment paléonienne, où des enfants, groupés en demi-cercle, jouent avec un bouc parmi des jetées de roses.

La construction, commencée en décembre 1770, s'acheva en janvier 1772. L'intérieur fut divisé en trois salons et un vestibule servant de salle à manger. Le ciseleur Jacques Gouthière fournissait les ornements de bronze ; ses soupires enroulés de laurier, de myrte et de roses allaient fleurir le petit pavillon. Et c'est là qu'on aurait pu étudier, en son élégante préciosité, ce que l'ornementation du siècle avait de plus accompli ; de la serrure d'une porte au chambranle des cheminées, tout était merveille de goût, dessin rare, exécution parfaite.

Moreau le jeune a évoqué dans une clarté scintillante un souper donné à Louveciennes. Le dessin de cette délicieuse aquarelle du Louvre paraît froid, peut-être, tant la précision est minutieuse, depuis le pavé de marbre quadrillé jusqu'aux tribunes dorées, réservées d'ordinaire aux musiciens et occupées, ce soir-là, par des invités de la comtesse. Le grand couvert est servi avec l'étiquette de la Cour. Louis XV préside ; l'artiste a nettement marqué

son beau visage bourbonien, sa mine hautaine et triste. A sa droite est Mme du Barry, en robe de satin blanc décolletée très bas, sous les colliers de perles, sa petite tête rejetée en arrière par ce geste de fierté qui n'enlevait rien au charme de sa douceur. Tout autour de la table sont assis grandes dames et cordons bleus : Richelieu, à la verve étourdissante, d'Aiguillon galant et réservé, Maupeou caustique, Chauvelin, aimable et doux, et parmi tant d'autres, le tout jeune vicomte du Barry, qui ne voit dans l'essai coquet des femmes que la favorite, sa tante toujours aimée.

Les laquais circulent avec peine dans la foule des curieux ; les gens de la comtesse, en grande livrée, velours écarlate galonné d'or, sont aidés par les gardes-suisse, en uniforme d'ordonnance, parements bleus, revers et passepoils blancs, tricorne sur la tête et l'épée au côté. Morin, le factotum, dirige le service ; Zamor est là, petit page noir en costume rose, et Mirza, la levrette blanche, présent de l'abbé Delille, pour laquelle Gustave III donna un collier de brillants. Avec le surtout fleuri qui orne la table, on a posé les candélabres d'or parmi les plats montés, chefs-d'œuvre de Salanave, officier d'office de la favorite. La vaisselle d'or, ciselée par Rastiers de La Tour, alterne avec le service de Sèvres, où de petites fleurs en guirlandes, du dessin de Saint-Aubin, forment le chiffre du milieu. Les couverts d'or portent des chutes de roses et les armes en relief.

Grâce à son merveilleux décor, le salon carré faisait aisément salle de spectacle. Gouthière y avait jeté sa floraison de bronzes le long des chambranles et des feux, ses guirlandes aux bras et aux embrasses, ses bouquets aux espagnolettes, serrures et boutons. Sur les deux cheminées courait une frise de feuilles de vignes entrelacées et percées à jour ; les mêmes entrelacs ornaient les panneaux et les consoles. Les feux étaient à bas-reliefs dorés ; les serrures, percées à jour de rais-de-cœur et de coeurs entrelacés, portaient, au milieu d'une arabesque, le chiffre de la comtesse. Aux fenêtres, des pampres s'enroulaient autour de l'espagnolette, dont la poignée, en forme de lyre, s'ouvrait de fleurs. Les boutons, les supports, les charnières des jalouses étaient ciselés, dorés et surdorés. Enfin les bras et les candélabres de feuillages rappelaient, dans le moindre détail, l'ornementation générale.

Cagny avait fourni les chaises blanches, les chaises dorées et les douze grands fauteuils, recouverts de gourgourand de soie jaune, brodés chez le sieur Tripperet, brodeur du Roi, à Paris, rue Sainte-Anne, près les Nouvelles-Catholiques. L'ottomane représentait, en ses six grands médaillons, « la scène des moissonneurs » ; ainsi de l'écran aux deux faces travaillées. Et les dessus de portes étaient de Fragonard.

Trois tapisseries de haute lisse, commandées aux Gobelins en novembre 1772, ne devaient décorer qu'en 1775 les panneaux du salon. C'étaient *Vénus et Vulcain*, d'après Boucher, *Pluton et Proserpine*, d'après Vain, et *L'enlèvement d'Europe*, d'après le carton de Pierre, premier peintre du Roi. Ces morceaux très chargés, surtout celui de *Vénus et Vulcain*, rendaient « le déboursé pour l'ouvrier et les étoffes de soie par la variété des tons, fort cher », écrivait Cozette, entrepreneur de la ma-

nufacture royale. Au bas de son mémoire, il avait « l'honneur de représenter que, pour de pareilles pièces, feu Mme de Pompadour lui donna, en 1752, pour récompense et honoraire, par chacune pièce, cinquante louis ». Devant le quatrième panneau, se dressait un autel à l'antique, de marbre blanc, d'or et d'argent, que Gouthière ciselait et où Feuillet et Métivier sculptèrent des figures. Il supportait la blanche idole, ce buste en marbre de la favorite livrée par Pajou en 1773.

C'est dans le salon carré que Louis XV, au retour des chasses de Marly, venait parfois se reposer. Les larges baies ouvertes sur la campagne laissaient apercevoir, estompée dans le crépuscule, la colline de Saint-Germain ; les dernières sonneries du cor ajoutaient leur mélancolie à l'heure indécise ; le Roi aimait ce grand silence et cette poésie. Plus tard, à la même place, la comtesse écouterait encore, non plus le clairon des chasses royales, mais le bruit des canonnades de Paris.

Des deux salons plus petits, celui de droite avait une cheminée à colonnettes de bronze et d'or entourées de branches de myrte, avec des roses sur la frise et les traverses ; du myrte encore aux portes et aux fenêtres et, sur les poignées et boutons, le chiffre de Mme du Barry dans une couronne de roses. On voyait, sur leur gain, deux statues de marbre, par Vassé, *L'Amour et l'Italie*, enroulées à la main. Les dessus de portes étaient quatre enfants, de Drouais, de ceux que goûtait Diderot : « Il leur met dans les yeux de la vie, de la transparence ; » écrivait-il, « ils semblent vous regarder, vous sourire, même de près. »

Ce deuxième salon s'ornait encore de quatre compositions de Vien. Mme du Barry avait chargé tout d'abord Fragonard de le décorer ; en 1771, elle faisait sa commande à l'artiste et elle-même l'inspirait. Et ce fut sur la toile la plus chaste des idylles jouées dans les parcs blancs, près des buissons de roses : *Le rendez-vous, La poursuite, Les lettres d'amour, L'amant couronné*. La note est mélancolique, l'amour est passé là, et le sentiment l'emporterait peut-être si, sur un socle, au-dessus des eaux jaillissantes, n'apparaissait le dieu du siècle, l'Enfant ailé, Eros sceptique et moqueur. C'est le grand ouvrage de Fragonard et, sans doute, la plus belle série de peintures décoratives du dix-huitième siècle. « Cet ensemble d'œuvres exquises, si appropriées à ce lieu d'art qu'était Louveciennes, n'ornèrent cependant point le blanc pavillon des jardins. Non sans doute qu'elle n'ait point plu à la comtesse ; son goût sûr... la faisait bon juge de la valeur des toiles ; mais avec sa manie de tout critiquer, de guider minutieusement les artistes qui travaillaient pour elle, elle dut fatiguer Fragonard. » Celui-ci gardait ses toiles et recevait de la favorite dix-huit mille livres. Vien, « le sectateur des Grecs », devait recommencer l'ouvrage et sur le thème déjà donné à Frago : *Le progrès de l'amour dans le cœur des jeunes filles*. Mais ce ne fut plus l'œuvre de grâce et de lumière ; les froids sujets classiques, au non conventionnel, annonçaient déjà l'école de David.

Le troisième salon, tout en miroirs, avait un plafond de Briard. *Les divertissements champêtres*, avec cette devise : *Ruris amor*. Et les tremblants panneaux de glace reflétaient souvent les scènes précieuses de la comédie de cour : gran-

des dames assises dans les fauteuils d'or, courtisans empressés galamment penchés vers elles, jolies mines de coquette, rires derrière l'éventail, tandis que Zamor, le page noir, et Mirza, la fine levrette, jouent parmi les trénes de brocart.

Le pavillon achevait de s'édifier dans les jardins, pendant que le château de Louveciennes s'aménageait également suivant les volontés de la comtesse. Après l'exil qui suivra la mort de Louis XV, jusqu'au jour de l'échafaud, ce sera la seule demeure de Mme du Barry. Elle date de Louis XIV, qui la fit bâtir pour le baron de Ville, gentilhomme de Liège, constructeur de la machine de Marly. Le duc de Luynes parle dans ses mémoires des fêtes données à Louveciennes, en 1737, alors qu'il appartenait à Mlle de Clermont, fille de Mlle de Nantes, légitime du Grand Roi : « La vie y est charmante », écrit-il, « la maison fort jolie. » Le duc de Penthièvre, héritier de la comtesse de Toulouse, y vit mourir, en 1768, le prince de Lamballe, dernier survivant de ses cinq fils ; il se défit de ce don vierger, et Louis XV en accorda le brevet à sa maîtresse, le 26 juillet 1769.

Le vestibule à son plafond orné d'une frise de jeux d'enfants ; la salle à manger est revêtue d'une boisserie, attributs de chasse, trophées champêtres, qui se continuent sur les murs du salon. L'appartement de la comtesse est au premier étage, ainsi que celui du Roi qu'occupera plus tard le duc de Cossé-Brissac. A la suite de l'orangerie se trouve la chapelle dorée et blanche, où se célébraient les mariages des gens du château et les baptêmes de leurs enfants. Un récollet de Saint-Germain vient officier tous les dimanches, on a, dans les comptes de Mme du Barry, l'énumération des ostensorioirs, calices, burettes d'or à l'usage du service divin.

A la mort de Louis XV, Montvallier, intendante de la comtesse, fera transporter à Louveciennes les meubles et les objets précieux de l'appartement de Versailles ; et les richesses artistiques, d'année en année, s'y augmenteront encore. Ce n'est point, d'ailleurs, la profusion des galeries d'un financier ; tout ici, est choisi, parfait et rare. En l'harmonieux ensemble, synthèse de l'art du siècle, chaque objet impose sa valeur, dégage sa propre vie. Ils sont, dans l'œuvre féconde et glorieuse de l'époque, ceux dont la grâce légère, la vérité émue répond plus particulièrement à la sensibilité de la jeune femme. Le temps de sa faveur fut un des plus jolis moments de la peinture du dix-huitième siècle, qui eut de si jolis moments. De Watteau à Fragonard, bien des maîtres avaient passé, et leurs toiles, moins goûtées, se montraient parfois encore dans le cadre d'or des trumeaux, mais c'était maintenant la jeune génération des peintres qui triomphait en talent et en force.

Au château de Louveciennes, nous retrouvons Fragonard avec quatre dessus de porte de la salle à manger : *Les Grâces, L'Amour qui embrasse le monde, Vénus et l'Amour*, et enfin, *la Nuit*. Et sans doute est-ce, de tous, l'artiste qu'elle préférerait, celui qui faisait revivre le rêve de Watteau, l'intimité de Chardin, la sensualité de Boucher, avec tout l'esprit et la volupté du siècle. Dans les appartements dominait le goût nouveau, tourné vers la nature, avec une ruine d'Hubert Robert, une marine de Vernet. Le Greuze sentimental était représenté par la *Jeune*

*filie à la cruche cassée*, symbole expressif, disait un critique, « d'un bien plus précieux qu'elle a perdu. Des fleurs qu'elle tient dans son tablier représentent non moins ingénieusement la légèreté et l'utile récompense qu'elle en a reçue. Sa figure est pleine de la douleur naïve que ce premier échec cause à toute personne honnête. Quant au faire, il est supérieur ; les chairs ont cette fermeté d'une villageoise robuste, les bras sont charnus et animés du sang qui y circule. »

Dans les cadres à trophées, enguirlandés de myrte et de roses, l'effigie de la comtesse souriait : Flore, Muse, élégant cavalier, portraits de Drouais dont la série, plus tard, sera continuée par Mme Vigée-Le Brun. Le peintre attribué de la favorite était bien plus l'héritier de Nattier que du profond Latour ; mais la grâce superficielle de son pinceau, le coloris délicat de sa palette, la préciosité raffinée de sa facture avaient plu à Mme du Barry. Comme on l'a vu, il exposa le portrait de la maîtresse à chaque Salon du Louvre ; sa femme et ses élèves l'aidèrent pour les répliques, qui furent nombreuses.

Une des plus piquantes effigies de la favorite fut peinte, en 1771, par J.-B.-A. Gauthier-Dagoty fils aîné, qui la grava ensuite en noir et en couleur. Il nous montre la jeune femme assise devant sa table de toilette, avec Zamor lui portant son café. Elle est toute blonde, dans un large peignoir blanc s'ouvrant sur une jupe rose. Mais que de « rouge » ! d'ordinaire, elle en mettait si peu. Ses mains, hors des engageantes de dentelles, tiennent d'un geste maniéré une tasse d'argent. Coiffée à boucles, ses cheveux tombent très lourds roulements que reflète la glace posée sur la table drapée, et l'on se demande par quel prodigieux effet d'optique cette image peut-être perçue par le miroir. Les grands yeux bleus, frangés d'ombre, sont d'une douceur mélancolique, alors que la bouche garde son enfantine espièglerie.

Greuze, lui aussi, a peint la favorite, mais en bacchante. Les *Anecdotes* racontent que, mécontent de son portrait en Muse, « elle voulut que le sieur Greuze se chargeât de travailler sur le même sujet. » Monseigneur de Grimaldi, évêque de Noyon, écrivait à son ami Desfriches, le 6 avril 1772 : « J'ai passé chez Greuze qui, après m'avoir montré un portrait en ovale de Mme du Barry, parfaitement ressemblant, à ce que m'ont assuré les connaisseurs de l'original, m'en ont détaillé toutes les beautés, et je l'ai effectivement trouvé très beau. » C'est, sans doute, cette toile inachevée qui passa aux biens de l'Etat, d'après l'inventaire de Louveciennes, en 1793. On ne la connaît plus que par une médiocre gravure du temps. La favorite a les seins découverts soutenus par un corselet en peau de tigre ; elle est couronnée de pampre et les cheveux s'échappent en boucles folles sur les épaules ; de la main, elle tient le thyrsos, et l'expression gouailleuse prête aux traits une expression que Greuze sûrement ne lui a point donnée.

Drouais peignit encore pour la comtesse sa nièce chérie Betzy, embrassant un chat ; Betzy, jouant du triangle ; Mlle Luxembourg, couronnant la levrette Mirza ; Zamor, et un petit enfant, fils du concubine de Louveciennes ; et elle gardait une toile du même artiste, représentant Marie-Antoinette dauphine. Il arriva que les bâtiments du Roi durent, un jour, recourir à cet original afin que Du-

pléssis pût exécuter de nouvelles effigies de la jeune princesse. Un commis faisait remarquer M. de Marigny, en novembre 1791 : « M. Jeaurat n'a aucun portrait de Mme la Dauphine. Des deux qui ont été faits, l'un est dans la possession de Mme du Barry et l'autre est à Vienne... Il faudrait emprunter le tableau qu'a Mme du Barry, ce que M. Pierre ménagera. si M. le directeur général le juge à propos. »

La galerie des tableaux de Mme du Barry comprenait beaucoup d'autres œuvres commandées par elle, ou achetées en son nom. M. de La Borde, premier valet de chambre du Roi, lui rapportait des peintures d'Italie ; le marquis d'Arcambal lui acquiesça, d'un seul coup, plusieurs morceaux de valeur. La vente Choiseul lui procura aussi quelques jolis tableaux. Et elle payait vingt mille livres le fameux *Charles IV*, de Van Dyck, qu'on dit du cabinet Crozat de Thiers : « un portrait de famille », avait-elle modestement ; et de fait, par les Barrymore, les du Barry s'alliaient aux Stuart.

Si sûre qu'elle fût de ses connaissances artistiques, elle crut raisonnable de s'attacher un expert, M. Boileau, pour vérifier ses acquisitions. Elle se moquait gentiment des amateurs qui se laissent prendre au charlatanisme des marchands ; elle écrivait, en 1782, à « son poète », l'abbé Delille : « Vous connaissez parfaitement, spirituel abbé, les tableaux de l'Albano, puisque vous employez ses couleurs dans vos charmants ouvrages ; mais M. le duc prétend que votre riante imagination a appliqué le nom du Poussin sur le tableau que vous étiez si fier d'avoir à si bon marché, comme on aurait inscrit Delille sur les jardins de Le Nôtre pour en doubler le prix. »

Les inventaires de l'époque révolutionnaire indiquent un grand nombre de peintures au château de Louveciennes. Vien y est nommé, non seulement pour les quatre panneaux du pavillon, mais aussi pour quatre tableaux de genre : *La marchande d'amours*, qu'avait commandé pour la comtesse le duc de Cossé-Brissac, *L'Amour s'ensole*, qui faisait pendant, et deux nymphes, l'une cueillant des roses et l'autre « pinçant une lyre ». Elle avait de Boucher une pastorale ; de Pierre, une bacchante ; de Casanova, une scène rustique ; de Vernet, une marine ; d'Hubert Robert « des ruines dans lesquelles on fait une offrande à Vénus ». Les écoles flamande et hollandaise étaient représentées par un intérieur de Van Ostade, une guinguette de Téniers, un paysage de Jean Wynaens, et une femme nue de Cornélis Poelenburg, pudiquement voilée « d'un rideau de taffetas vert ».

La peinture d'histoire, revenue à la mode, figurait chez elle par quatre grandes compositions, dont le Roi lui avait fait présent, et qui provenaient de l'ancienne galerie de Choisy. Les sujets en semblent sévères : *Auguste fermant le temple de Janus*, par Carle Vanloo ; *L'empereur Trajan recevant la requête d'une femme*, par Hallé ; *Marc-Aurèle faisant distribuer des vivres au peuple*, par Vien... Comme on est loin, quand on lit cet essai de catalogue, des peintures licencieuses qu'on a agnatisamment prêtées à Mme du Barry !

Claude Saint-André.

Imprimeur-Gérant : QUINTARD.

Paris. — Imprimerie du *Figaro*, 26, rue Drouot.

## " LANGUIR ME FAIS... "

Chanson de Clément Marot

MUSIQUE DE GEORGES ENESCO

Assez lent, tristement.

CHANT

PIANO

*mp*

*p*

*avec gracilité et abandon.*

Ped. ⊕ Ped. ⊕ Ped. ⊕ Ped. ⊕ Ped.

*mf très doux.*

Lan - guir me fais sans t'a -

*pp*

voir of - fen - sé e : Plus ne m'es - crips, plus de moy ne t'en -

Ped. ⊕ Ped. ⊕ Ped. ⊕ Ped. ⊕ Ped.

quiers, Mais non - ob - stant, au - tre Da - me ne quiers : *Expressif.*

*mp*

Ped. ⊕ Ped. ⊕ Ped. ⊕ Ped. ⊕ Ped.

*Expressif.*

*p*

Plus tost mourir que changer ma pen - sé

*mf*

*pp*

Ped. ⊕ Ped. ⊕ Ped. ⊕ Ped. ⊕ Ped.

*p*

Je ne dy pas t'amour estre ef - fa - cé - e, Mais je me plains de l'en - nui que j'ac -

*pp*

*pp*

Ped. ⊕ Ped. ⊕ Ped. ⊕ Ped. ⊕ Ped.

*p un peu plus lent.*

quiers, Et loing de toy hum - ble -

*pp*

*pp*

Ped. ⊕ Ped. ⊕ Ped. ⊕ Ped. ⊕ Ped.

*animez.*

*pp*

*lentement.*

ment te re - quiers Que loing de moy de moy ne sois fasché

*pp*

*ppp*

*Suivez.*

Ped. ⊕ Ped. ⊕ Ped. ⊕ Ped. ⊕ Ped.

Éditeurs-propriétaires, Enoch et Cie.